

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

L'évolution de l'amour dans la
littérature romanesque du XII^e et
du XIII^e siècle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 74-84

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

L'évolution de l'amour dans la littérature romanesque du XII^e et du XIII^e siècle

« C'est vers le moyen-âge énorme et délicat
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste ».
Verlaine, Sagesse, 1881.

Combien de « cœurs en panne » ont cherché, depuis Verlaine, ce chemin vers le moyen-âge ! Loin des mathématiques et de la philologie, loin des usines et des routes, loin des journaux, de la radio et du cinéma qui nous apportent chaque soir les mêmes nouvelles du vaste monde vide d'amour, où se reposer, à travers les temps et les âges, mieux qu'en cette époque féconde de foi et d'espérance, de patriotisme, d'honneur et de charité, qui vit naître les ordres religieux et s'élever les cathédrales gothiques ?

« Rien ne naît que d'amour », se plaît à citer un professeur de mes amis, et ce que nous allons chercher là-bas, à travers les brumes du symbolisme, l'âpreté du Parnasse, la grandiloquence du romantisme, les fausses larmes de Rousseau et le rire sec de Voltaire, à travers la majesté fière de l'édifice classique et la jungle de la Renaissance, ne serait-ce point ce principe de vie qui fit naître, dans l'ordre spirituel et dans l'ordre physique, des monuments éternels ? Parce que nous sentons très bien que de l'agitation

BIBLIOGRAPHIE :

1. Gustave Cohen, Professeur à la Sorbonne : *Chrétien de Troyes et son œuvre*, Paris, Boivin, 1931, et ses cours à la Sorbonne en 1933-1935.

2. Andrée Bruel : *Romans français du Moyen-Age*, Paris, E. Droz, 1934.

3. Jacques Boulenger : *Le Saint Graal*, Paris, Plon, 1923.

Les adaptations sont celles de Cohen et de Boulenger.

moderne, rien ne sort de durable, et que la vie à grand fracas ne repose point notre cœur.

Le moyen-âge savait aimer.

D'où lui vient cette veine, et par quelles transformations elle passe, voilà ce que nous essaierons, brièvement, d'étudier.

Nous partirons des *Chansons de Gestes*, qui chantent la foi, l'idéal, l'audace, la bravoure, les grands coups d'épée, mais où l'amour est absent, il faut bien le dire. Quand le chevalier combat et que Roland meurt à Roncevaux, c'est pour *France la Douce* ou pour l'Empereur à la barbe fleurie et non pour aucune Dame. La femme elle-même peut connaître le trouble des sens, elle ignore la véritable délicatesse du cœur. « Trop y a bel home » dit Belyssant dans *Amis et Amiles* (1140) et tous les arguments tombent devant celui-là.

Mais depuis longtemps un travail admirable s'opérait, de libération et d'affinement, comparable à celui qu'on admirera trois siècles plus tard ; le moyen-âge ne s'était pas confiné dans ses ténèbres, et il avait eu, lui aussi, sa Renaissance. Il avait su déjà trouver, à travers les siècles de barbarie, ce que l'Antiquité cachait de plus doux et de plus délicat ; l'évêque de Chartres, Jean de Salisbury (1110-1180) lit le *Timée*, et ceux qui, non sans quelque vanité, tiennent la plume, se délectent dans Virgile, Horace et Ovide. On peut croire que le roman grec ne leur était pas inconnu, ni le roman byzantin puisque nous les trouvons reproduits jusqu'aux titres mêmes, *Plorios et Platziaphora* étant devenu, par exemple, *Floire et Blanchefleur*. Il sera, d'autre part, facile de rattacher à l'*Enéide* l'*Eneas*, à Ovide *Pyrame et Thisbé*, à Apulée *Psyché* et *Parthenopeus de Blois*.

Or, bien que tous ces romanciers de l'antiquité eussent plus de goût pour les aventures que pour l'amour, c'est chez eux pourtant qu'il apparaît sous une forme assez élevée déjà, fortement influencée par les Ecoles platonicienne et néo-platonicienne.

En général, des jeunes gens très beaux et qui s'aiment, la volonté hostile des parents, les pirates, les enlèvements, les tempêtes, les longues *errances* en des pays fabuleux, tous les obstacles à travers lesquels vont finalement se rejoindre les amants dans une fidélité victorieuse : tels

sont les éléments ordinaires de ces récits, surtout chez les Grecs et les Byzantins. Ils reparaitront dans les premiers grands romans du XII^e siècle, dans *Alexandre* (où Wagner a trouvé, par l'intermédiaire du curé Lamprecht, son fameux épisode des *filles-fleurs*), et dans les continuations d'*Alexandre*.

A vrai dire, l'amour ainsi conçu n'est pas tout à fait réel, n'est pas, du moins, la profonde réalité de la vie humaine, mais seulement le fil conducteur des aventures et des combats. Cependant, ouvrons le second roman de la triade classique, l'*Eneas* : voici bien d'autres accents.

« Ah ! tu ne sais ce qu'est amour ! »

dit à sa fille la reine Amata.

« ... — L'amour est donc une maladie ?

— Non pas, mais il s'en faut de peu,
une *fièvre quarte* il vaut. »

Et voici que Lavine a pris la... fièvre quarte

« Elle se met à transpirer
à grelotter et à trembler,
souvent s'évanouit, tressaille,
sanglote, frissonne, perd connaissance
se débat, soupire, bâille...
crie et pleure, geint, se lamente...
... « Ne sai amors, o com a nom,
Mais ne me fait se tot mal non
Ge cuit, mien esciënt, jo aim... »

Une fois au clair, reste à l'avouer à sa mère.

« — Comment s'appelle ton élu ? demande celle-ci.

... — Il s'appelle « E... »

Elle soupira et dit encore : « NE... »

et puis après un temps prononça « AS ».

En tremblant, elle l'a dit tout bas.

La reine réfléchit un instant

et les syllabes assembla :

« Tu m'as dit E et NE et AS

Ces lettres font ENEAS. »

— Oui, oui, Madame, c'est lui ! »

L'angoisse de Lavine, ses pâmoisons, ses insomnies, son émotion qui lui fait prendre trois vers pour déclarer à sa mère le nom du bien-aimé, tout cela ne montre-t-il pas une véritable passion, et ne rappelle-t-il pas les leçons que des théologiens se transmettaient déjà : « Passiones sunt

motus appetitus sensitivi... cum transmutatione corporali, praesertim circa cerebrum et cor » ?

Le roman de Troie, avec Médée de Jason, n'apporte, malgré ses 30 000 vers, rien de bien nouveau sinon cette idée que l'amour rend généreux, capable de toutes les bravoures. Mais en 1160, l'idéal chevaleresque n'est pas formé, il n'y a malgré tout, me semble-t-il, qu'un thème littéraire assez pauvre, une aventure d'amour traversée, un sentiment tout simple et transparent, aux contours bien précis, comme les paysages de la Méditerranée.

Mais alors il se passe, quoique d'une manière plus obscure, et sans qu'on en puisse observer tous les détails, un événement analogue à celui qu'on vit au début de notre romantisme : la fuite des dieux latins et grecs devant les dieux celtiques ; ce fut une rénovation profonde de l'âme française, l'intégration, dans cette âme, de tout ce que les légendes bretonnes comportaient de mystère et de mélancolie. Et maintenant, de ce pays de brumes étranges et de mers blanches aux dessins flous, nous vient non plus cette passion classique à la ligne droite et rigide, mais un amour plus mystérieux et, si l'on peut dire, à plusieurs demeures. Celui qui le premier l'apporta au public fatigué des romains et des grecs, le « grand romancier d'aventure et d'amour du XII^e siècle », comme l'appelle Cohen, c'est Chrétien de Troyes. Et certes, il était bien de le nommer ainsi puisque cette fois roman et histoire d'amour ne font plus qu'un. L'amour ne perdra plus jamais sa première place. Il envahira tout comme un grand conquérant ; il mettra totalement le chevalier aux pieds de sa dame (bien que Chrétien, par commande ou par mauvaise humeur, ait renversé quelquefois les rôles), et il absorbera toutes les vertus du héros, toutes ses puissances de respect, de dévouement, d'obéissance et de souffrance. Tels me paraissent les caractères essentiels de ce sentiment nouveau ; et les contradictions de Chrétien n'empêchent point une conception supérieure très nette, pas plus que les apparentes contradictions de Flaubert ne nous cachent l'unité de son caractère et de son âme. N'est-ce point justement que la violence va d'un extrême à l'autre ? Et ce qui domine ici, c'est la violence de l'amour. La violence qui, dans *Erec et Enide* empêche le brave cavalier de jouir de sa conquête

dans une lâche *recréance*, mais l'entraîne de nouveau, et pour de longues années, aux pires épreuves : la même violence qui déchirait Yseult dans un partage cruel fait que dans *Cligès* l'amante s'écrie : « Point de mensonge : Qui a le cuer, si eit le cors... », dût-elle mettre en œuvre toutes les ruses et subir toutes les souffrances. Ne reconnaissons-nous pas cette même force irrésistible qui rend *Lancelot* obéissant jusqu'à la honte, jusqu'à la folie et jusqu'à la mort ?

« Bien est qui aime obéissant »

affirme Chrétien de Troyes. Et dans le *Chevalier au lion*, Gauvain dit à Yvain :

« Comment ? seriez-vous de ceux
qui par leurs femmes valent moins ?
Honni soit de Sainte Marie
Qui pour s'avilir se marie. »

Non, non, pas la douceur de l'amour, mais l'énergie et les belles actions qu'il entraîne ! Non pas le repos, la *recréance* du chevalier dans les délices, mais l'ascension vers les hauteurs. Ah ! nous voici très loin des romans orientaux : l'amour courtois, pour se manifester, demande à être traversé par autre chose qu'une aventure ou la volonté des parents : il faut qu'il se mesure à un autre amour ; la passion de l'honneur et le goût des hasards déchireront bien des cœurs aimants.

Autant l'amour classique était régulier, ne se mouvant que du repos au repos, et, selon l'adage scolastique, dormant quand il avait trouvé son lieu, autant celui-ci est inquiet et recherche le mouvement : beaucoup plus rapproché de nous, à cet égard, que durant les deux longs siècles réglés au compas de Descartes, jusqu'à ce que le romantisme eut découvert les mêmes sources bretonnes. Faut-il trop s'étonner, dès lors, que l'amour courtois n'atteigne son paroxysme que hors du mariage ? La question morale n'intéressait pas nos romanciers ; — aussi bien ce n'était pas leur affaire et ils possédaient assez de bon sens pour ne jamais appeler bien ce qui est mal. Mais peut-être faut-il reconnaître dans cet écart autre chose que le goût du fruit défendu. Il y avait, je pense, toute la dignité que confère à un sentiment la hauteur d'un objet inaccessible ; il y avait encore, et quoique cherché sur une fausse route,

non le vulgaire don Juan de Molière, mais celui que les romantiques ont idéalisé depuis. Car le don Juan de Molière ne voulait que recevoir, et les amants bretons, qui cherchent à tout donner, sont infiniment plus près du véritable amour.

Toute cette évolution, nous la devons à Chrétien de Troyes. Il est regrettable que son *Tristan* soit perdu. Sachons seulement que les plus beaux passages de Wagner viennent — indirectement — de lui. Nous pouvons ainsi mesurer le chemin parcouru : Tristan, le drame complet de l'amour humain, qui va jusqu'à la mort ; ensuite à travers plusieurs chefs-d'œuvre, la peinture de cette passion tourmentée, toujours la même sous ses diverses manifestations, si ce n'est que l'auteur en accentue la pureté et le désintéressement.

Et Chrétien s'élève à la cime avec ce mouvement d'ascension qui emporta tout le moyen-âge vers les hauts sommets de la mystique. L'humanisme de ce temps-là n'a pas construit Versailles, mais les cathédrales gothiques ; les dieux romains et les fées celtiques n'ont pas obscurci le culte du vrai Dieu, mais au contraire l'ont enrichi d'une imagination et d'un cœur renouvelés. Cette première Renaissance produit comme fruit magnifique non pas *Pantagruel* et les *Bocages*, mais *Perceval* et les *Questes del S. Graal*. Ah ! il faut bien penser à ce magnifique courant de foi, d'espérance et de charité qui coule de Cluny à Cîteaux, et sur lequel S. Dominique prêchait le Grand Seigneur Très-Haut, S. Bernard faisait l'éloge de la très pure Reine du Ciel et S. François d'Assise chantait les louanges de Dame Pauvreté. Des rois les suivront avec joie, S. Louis se penchera sur les malheureux et lavera leurs plaies. De tant d'amour devaient naître des œuvres éternelles, qui réveillent encore notre grande nostalgie pour ce temps qui n'est plus :

« Je vous invoque ici, moines apostoliques
Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu
Astres versant le jour aux siècles catholiques
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu¹. »

(1) Verhæren, *Les Moines*. Cité par Cohen dans son *Chrétien de Troyes*.

Cette lumière et ce feu, Chrétien ne tarda pas à en recevoir illumination et chaleur. Notre premier *Perceval*, c'est encore à sa plume et à son cœur que nous le devons. Ici, le sommet de la montagne se transfigure au soleil levant : presque rien de charnel ne subsiste ; l'amour change complètement d'objet, et de terrestre qu'il était encore, devient céleste. — Qu'il y ait, à la base de cette légende, une part de féerie celtique, ou un élément d'initiation à quelque mystère païen, cela importe peu ; il est clair qu'à travers les siècles un christianisme puissant avait imprégné l'âme bretonne et l'âme française, l'avait « assumée » pour ainsi dire, avec toutes ses puissances d'intelligence et d'affection, et avec toute cette richesse de couleur et d'harmonie spirituelle qu'un ciel divinement beau et une patrie de splendeur lui avait donnée.

Au reste, de plus en plus, la légende du Graal se dégage de sa gangue païenne ou celtique et dans le *Roman de l'Estoire dou Graal* ou plus simplement le *Joseph d'Arimathie* de Robert de Boron, il s'épure encore, et nous conduit aux plus hautes cimes du mysticisme chrétien. Le Graal est maintenant le vase même où Jésus avait célébré la Cène et où Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang du Sauveur. Ce saint vase, venu en Bretagne (par quelle suite d'enchantements !), c'était aux Chevaliers de la Table Ronde d'aller en faire la *Queste*. Le Lancelot-Graal (1225) raconte ces aventures. Un jour de Pentecôte, que le roi Artus tenait sa cour, apparut une coupe en forme de calice, cachée sous un linge blanc, et qui flottait en l'air au milieu d'un envahissement de parfums exquis. Tous les chevaliers, remplis d'amour, jurent après Gauvain de « quitter les aventures terriennes pour les aventures célestielles » et de ne point revenir qu'ils n'aient découvert la réalité du S. Graal. Et les femmes de pleurer tous ces beaux jeunes hommes ; le roi lui-même ne pourra retenir ses larmes : « car je sais bien, dit-il, que vous ne serez pas rassemblés à la table du Graal comme vous l'êtes à celle-ci, et que bien peu y seront admis ».

Et en effet, nos chevaliers, vivants symboles mystiques, vont illustrer la parabole « *quam angusta est porta et arcta est via quae ducit ad vitam, et quam pauci intrant per eam !* » Aux réprouvés, aux pécheurs endurcis n'arrive

aucune aventure parce qu'ils sont indignes de cette « quête de Dieu » : ainsi Lionel, le fou de colère, Hector, l'orgueilleux, Gauvain, le tiède.

Mais on retrouve Lancelot, tout resplendissant de sympathie dans son rôle du pécheur repentant. Au cours de ses aventures, il parvient à une chapelle, où un prêtre vêtu des armes de Notre-Seigneur célébrait la Sainte Messe, servi par son clerc.

« Tous ceux qui sont entrés dans cette quête du Graal, dit l'homme de Dieu, devront passer par la porte appelée Confession ; ainsi deviendront-ils chevaliers de Jésus-Christ et porteront son écu, qui est fait de patience et d'humilité. Quant à ceux qui y sont entrés par une autre porte, non seulement ils ne trouveront pas ce qu'ils cherchent, mais ils tomberont dans le mal pour avoir voulu faire la besogne des chevaliers célestiels sans l'être... Dites-moi donc vos péchés, et je vous conseillerai selon mon pouvoir. » Alors Lancelot conte lamentablement ses amours avec la reine Guenièvre, comment il a affronté pour elle la honte de la charrette patibulaire et la *joie de la Cour* : le voilà maintenant sans force, désarçonné comme un enfant par un chevalier inconnu sur le chemin de la forêt.

— « Je vous dirai, lui répond l'ermite, la signification de ce qui vous est advenu. La voie de droite, que vous avez dédaignée au carrefour, était celle de la chevalerie terrienne, où vous avez longtemps triomphé ; celle de gauche était la voie de la chevalerie céleste ; et il ne s'agit plus là de tuer des hommes et d'abattre des champions par force d'armes : il s'agit de choses spirituelles... »

Lancelot pleure, jure à Dieu et à l'ermite que jamais il ne retournera à sa vie d'attaches mondaines, mais il ne tarde pas à retomber. Ce monde est beau pour lui, mais lui s'arrête à la splendeur matérielle et n'en voit pas les symboles. Et son amour, qui saigne encore de déchirement, s'est transposé sur un objet inconnu, très grand, dont l'absence le torture et le laisse parfois retomber lourdement, jusqu'à terre. Pourtant, à cause de sa bonne volonté, parce qu'il s'est repenti et qu'il

« laisse aller l'ignorance indécise
de son cœur vers les bras ouverts de l'Eglise » ¹

(1) Verlaine, *Sagesse*.

il parvient au Palais spirituel, et il entre comme à la dérobée, avec un soupir de bonheur, dans ce « lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix ». Symbole des enfants de la douce miséricorde.

Trois élus, Bohor, Perceval et Galaad arriveront encore plus haut, et découvriront le S. Graal. Bohor, après un ancien péché d'amour terrestre, se livre corps et âme à l'amour divin, avec une intelligence qui déjoue toutes les ruses du démon et un courage qui lui fait abandonner pour Dieu les affections les plus légitimes, l'amitié fraternelle, tous les plaisirs humains.

Perceval, lui, est resté le jeune naïf, le *nice* qui sortit de la *gaste forest*

« au temps où les arbres fleurissent,
feuilles, bocages et prés verdissent,
où les oiseaux en leur latin,
doucement chantent au matin
où tout être de joie s'enflamme... »

Mais à cause de sa naïveté il se laisse prendre à tous les filets du diable. Cependant il aime, et, par la joie ou par le repentir, la tendresse de Dieu le conduit. Bohor et lui n'avancent d'ailleurs qu'à l'ombre de Galaad, « le vrai chevalier, le désiré, le promis, sorti du haut lignage du roi Salomon et de Joseph d'Arimathie, celui qui mènera à bien la quête du S. Graal et achèvera les temps aventureux ». « Parce qu'en lui ne brûle pas le mauvais feu de la luxure » mais la flamme très pure de l'amour divin. C'est un chevalier céleste venu au milieu de nos misères pour restaurer toute chose dans la charité parfaite.

Les voici, tous trois, devant le château aventureux, où le roi Pellès, le riche Pêcheur, les festoya...

... L'évêque célèbre la Sainte Messe ; les chevaliers voient sortir du saint vase un Homme qui saignait des pieds, des mains et du côté, et ils se prosternent, le front dans la poussière.

— « Mes sergents, mes loyaux fils, dit l'Homme, *vous qui en ce monde êtes devenus célestiels, asseyez-vous à ma table* ». L'Homme prit le S. Graal, s'approcha de Galaad et lui donna le Sauveur, et de même aux deux autres, « et

la suavité qui alors leur entra dans le corps, nulle langue ne saurait la dire ».

Puis ils doivent encore accompagner le Graal à Sarras, où Galaad, malgré lui, sera nommé roi. Là il se hâte de construire une arche d'or pour le S. Graal et la table d'argent. Chaque matin, durant une année, ils assistent à la messe devant le saint vase et le premier jour de l'an, ils y trouvent l'évêque Josephé, « qui battait sa coulpe à genoux, tout entouré d'anges. Au bout d'un moment il se leva et commença de dire la messe de la Glorieuse Mère de Dieu ; puis quand il eut ôté la patène du S. Graal, il appela Galaad, et lui enjoignit de regarder ce qu'il avait tant désiré de voir. Le roi avança, et sitôt qu'il eut jeté les yeux à l'intérieur du très précieux vaisseau et considéré les choses spirituelles, il se mit à trembler et levant les mains au ciel : — « Sire, je te crie merci d'avoir ainsi accompli mon désir ! Et maintenant je te supplie de permettre que je trépasse de cette vie terrestre à la vie céleste. » Il reçut humblement le *Corpus Domini*, se coucha en croix, et son âme laissa son corps et fut emportée par les anges à grande joie ».

Tel est ce roman d'amour et de mort céleste. Quel trajet en un siècle ! Nous voici très loin de l'amour brutal des chansons de gestes, loin de l'amour platonicien des romans antiques, loin et bien au-dessus de la passion pure, mystérieuse et invincible des Tristan et des autres héros bretons. Nous avons dépassé tout amour humain, pour nous reposer plus haut, dans l'Amour Eucharistique.

Et la femme qui n'était d'abord qu'un jouet entre les mains de l'homme de guerre, elle inspire aux Lancelot toutes les vertus et toutes les bravoures ; mieux encore, elle inspirera aux chevaliers du Graal de se détacher d'elle pour s'élever davantage.

Elle trouvera son parfait idéal dans la Dame par excellence, la

« Dame du ciel, régente terrienne,
Emperiere des infernaux palus »,

celle à qui le poète parisien disait :

« Ainsi qu'en la verrière
Entre et revient arrière
Soleil et ne l'entame,
Ainsi fus Vierge entière
Quand Dieu qui aux cieux erre
Fit de toi mère et dame.
Resplendissante jame,
Tendre et bénigne femme,
Entends donc ma prière,
Que mon vil corps et m'âme
De perdurable flamme
Tu rappelles arrière... »

Voilà les accents dont vibrait ce Moyen-Age « énorme et délicat ».

Point de comparaisons, n'est-ce pas ? Ne soyons pas des « *laudatores temporis acti* ». Les Péguy, les Ghéon, les Claudel ont retrouvé cette veine médiévale, singulièrement enrichie par leur génie et par huit siècles de chrétienté. Quant à ceux qui dissèquent en vingt volumes la réalité de l'homme, analysant à perte de vue sentiments et pensées sans pouvoir saisir la personne sous les phénomènes, il est permis au moins de se demander s'ils ont connu, autant que ce Moyen-Age énorme, « tous les étages de l'amour ».

Marcel MICHELET.